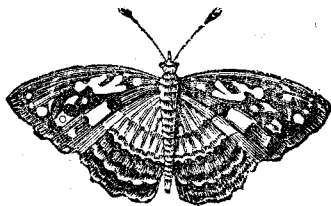


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAVILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

FRANCELINE.

I.

C'était une douce créature, vraiment! — De ces blondes figures aux yeux bleus, avec de fraîches et pures carnations, — un de ces types de la beauté flamande, comme on en voit dans les tableaux de Rubens seulement; — et puis un enjouement tout plein de bonté et de malice. — C'est qu'il y avait plaisir à la voir! — Quand elle riait la pauvre enfant, rien qu'en la regardant vous en deveniez vous-même tout joyeux. — Elle était si folle! — C'étaient de petites moues à faire tourner la tête à un saint, — c'étaient des façons d'une gentillesse!... — Et puis surtout des mains : — mon Dieu! les jolies mains!

Peut-être n'est-elle plus si bien à présent.

Avez-vous jamais passé à Liège? — Vous l'aurez rencontrée sans-doute quelquefois avec une grande harpe, — tenant par la main une toute petite sœur qui l'accompagne partout; — car, je n'ai pas encore osé vous le dire, — Franceline n'a d'autre métier que celui de chanter et de jouer de la harpe; — elle va dans les cafés, dans les hôtels, partout; — encore refuse-t-on quelquefois de la laisser entrer. — J'ai vu cela pourtant, — oui, au *café Militaire*, un soir. — La dame du comptoir causait avec un sous-lieutenant de cuirassiers qui, les yeux tournés vers la jeune virtuose, semblait être à tout autre chose qu'à la conversation; — j'entendis la dame dire avec humeur

au garçon : — *Frédéric, ne laissez pas entrer cette petite, — et la pauvre fille s'en est allée tristement. — Et moi je me sentais suffoqué de colère contre cette vilaine femme.*

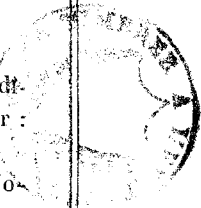
Un jour, — il faut que je vous raconte cela, — moi et quelques amis de garnison, — nous fîmes, il y a trois ans, à l'hôtel du Grand Pavillon, un vrai dîner de garçon, — un de ces dîners fous, où le temps passe si vite, — où de méchants récits, de graveleuses confidences ondoyent sans se rencontrer, ou éclatent bruyamment comme les gerbes d'un feu d'artifice. — Nous en étions à cet état d'abandon et de voluptueuse extase qui ne se peut comparer à nulle autre béatitude de ce monde, — à ce moment où la blanche mousse du Champagne, vous jaillit au visage et pétillait dans le cristal, — projetant ses reflets magiques sur les images du passé et les pressentimens vagues de l'avenir; — où tous les yeux s'allument comme des bougies, — où les regrets et les appréhensions de la vie positive disparaissent, — où l'on voit poindre, grandir, sauter autour de soi comme des silhouettes fantastiques, ses illusions et ses espérances de jeune homme.

Franceline entra.

Nous étions ce jour là, de francs mauvais sujets.

Je ne me souviens pas trop de ce que nous lui disions, mais la pauvre petite rougit et voulut s'enfuir : — nous la retînmes de force, — elle pleura.

Oh! si vous l'aviez vue ainsi! — Elle était trop jolie. — J'eus un remords...



Cette larme que j'avais effleurée de mes lèvres me fit une impression étrange : — ce fut comme un frisson électrique, — puis des réflexions tristes qui me vinrent subitement ; — puis je ne sais quoi au fond du cœur, — quelque chose de plus qu'une de ces impressions éphémères qu'un souffle efface et disperse à tout jamais, — je le sens encore.

Elle sortit.

Il y avait dans toute cette physionomie une teinte de pureté angelique, — une expression si vraie de douleur et d'effroi, — quelque chose de si candide et de si doux. — Nous l'avions tous méconnue cette pauvre enfant !... — Et je me sentais humilié, moi, de n'avoir pas su deviner une âme à travers cette destinée d'artiste, toute de poésie et de misère. — Cette larme me restait toujours là comme un accablant reproche.

Je ne sais comment cela se fit, mais je ne pouvais me résoudre à laisser de moi, dans l'esprit de cette petite, une impression si fâcheuse ; — j'avais besoin de m'excuser près d'elle, — j'avais besoin de la voir.

Et je la revis.

Qui se fût promené deux jours après, le soir dans les avenues obscures du boulevard, nous aurait aperçu tous deux ; — ma main pressait sa main, — ma bouche penchée sur son oreille murmurait de tendres paroles. — Franceline m'avait compris, son cœur avait pardonné : — mais elle me conjurait de la fuir.

Pourtant son œil était humide, sa poitrine haletante, — sa voix tremblait, sa main serrait convulsivement la mienne.

« Laissez-moi, monsieur, laissez-moi ; nous voici tout près de chez mon père. — Nous nous verrons demain ? — Oh ! non. — Quand ?... — Jamais ! »

En parlant ainsi nous nous trouvâmes sous un verberne ; sa pâleur me fit tressaillir.

« Franceline, qu'avez-vous ? — Rien. — Un mot, de grâce... Dites-moi que vous m'aimez. — Adieu, monsieur ; oh ! quittons-nous ; ne me dites plus cela ; je ne puis jamais être votre femme, voyez-vous, je le sais bien ; je ne suis qu'une pauvre fille moi, et pourtant... »

Elle sanglotta.

En ce moment quelqu'un passa tout près de nous ; — Franceline fit un cri et s'enfuit.

C'était son père.

II.

Franceline avait disparu.

Comme la nuit était déjà obscure, le père de la jeune fille ne nous avait point remarqués.

J'étais à l'entrée d'un faubourg dont je ne me rappelle plus aujourd'hui le nom et où je savais que Franceline demeurait.

Je suivis le vieillard.

Et bientôt après je le vis entrer dans une méchante baraque de planches dont il referma la porte.

Je m'approchai d'une petite croisée d'où l'œil pouvait pénétrer tout l'intérieur du rez-de-chaussée. — Quelques meubles délabrés, attestaient une misère profonde. — Franceline y était déjà, prenant soin de deux sœurs en bas âge. — Son vieux père l'embrassa.

De ma vie je n'ai rien vu de plus digne que l'aspect de cet homme. — Je m'aperçus que le bras droit lui manquait, — ce devait être un des débris de nos vieilles armées républicaines ; — ses yeux noirs et perçants avaient cette expression de fierté militaire qui commande le respect. — Sur cette face austère, le malheur avait laissé son empreinte sublime ; — on se disait : la douleur a passé là, elle s'est appesantie sur cette tête sans la courber.

Une boutique est ouverte en face, — c'est celle d'un cordonnier. — Je trouve moyen d'entrer en conversation avec le maître de la boutique et de le questionner sur tout ce qu'il m'importe de savoir.

« Le père de Franceline est un vieux soldat de l'armée d'Italie ; — après avoir reçu trente blessures au service de la France, il a eu le bras droit emporté à Mont-Mirail. — Sa fille Franceline est sa consolation et sa joie, — il l'a fait élever avec soin, comptant bien qu'elle ferait de ses talents un autre emploi ; — mais le malheureux a perdu tout ce qu'il possédait et il faut vivre ! — Depuis la mort de sa mère, la pauvre fille travaille pour tous, — veille aux soins du ménage, — gagne le pain de ses deux sœurs et de son père infirme. — Le vieillard pleure chaque fois qu'il songe au sort de cette enfant ; — mais il faut qu'il en prenne son parti. »

Ces détails m'avaient brisé le cœur. — Combien je l'aimais davantage pourtant, cette pauvre Franceline !

Mais je sentis qu'elle avait eu raison, et que je devais la fuir.

Il en coûte quelquefois pour être en paix avec sa conscience.

Quinze jours s'étaient écoulés sans la voir. — J'étais à peine sorti de ma chambre ; — quelques amis me proposèrent une promenade à cheval.

Nous allâmes à *Chaufontaine*.

C'est un charmant village sur les bords de la Meuse, à peu de distance de Liège, où se donnent rendez-vous, pendant les beaux jours, les étrangers de bon ton et la société élégante de la ville et de la province, — où la nature est riche, pittoresque, hardie, — les dîners excellents, — et où abondent les originaux de tout genre.

C'était plaisir à voir tous ces gracieux équipages sur une route magnifique, ces rapides tilburys, ces cavaliers luttant de grâce et de vitesse.

Le comte d'O... se faisait particulièrement distinguer.

C'était un jeune fashionable tant soit peu vain, — parlant de ses succès auprès des femmes avec une impertinente fatuité ; — son mérite consistait surtout à être riche, — à posséder de superbes chevaux et à conduire un tilbury avec une supériorité marquée.

Il était vraiment beau ce jour-là !

Cette journée de plaisir passa vite, — le soir nous traversions le faubourg au galop pour rentrer en ville avant la nuit.

Tout-à-coup un encombrement de voitures et un grand rassemblement de personnes nous barrèrent le chemin.

Il venait de se passer un événement affreux. — Un vieillard avait été renversé par les chevaux d'un tilbury, et la roue lui avait passé sur la poitrine !

Je m'approchai ; — un frisson glacial me pénétra jusqu'à la moëlle des os : — je venais de reconnaître dans ce malheureux vieillard tout sanglant, le père de Franceline !...

Je m'informai de ses besoins, — on me répondit que le maître du tilbury venait d'envoyer un domestique assurer la jeune fille que son père ne manquerait de rien.

Je me fis désigner exactement le tilbury.... — C'était celui du comte !

Huit jours après le vieillard était mort.

Voulez-vous savoir ce qu'est devenue Franceline ?....

Eh ! bien, il s'est trouvé au monde un infâme qui a abusé de l'horrible situation de cette malheureuse, — qui froidement et avec une joie féroce, — a calculé tout ce que pouvait le désespoir face à face avec les angoisses de la faim et les tortures d'un père expirant ! — Un infâme, qui pendant l'agonie du vieillard, — est venu, quelques pièces d'or à la main, insulter à la sainteté du malheur, — s'enivrer des pleurs de la jeune fille et trafiquer d'elle, pour un peu de pain !... — Vous saurez encore que le misérable s'est publiquement vanté de son atroce réussite, — que la pauvre enfant n'a plus été, après cela, qu'une fille perdue sans autre avenir que la prostitution et le mépris ; — et ce misérable enfin, cet homme sans foi, sans entrailles et sans cœur, n'est autre que celui qui a tué le père.

Le lendemain j'étais sur la route de Paris, — on lisait sur le journal de Liège, à l'article des *nouvelles*, les lignes suivantes :

« SIX HEURES DU SOIR : Nous apprenons que M. le comte » d'O... vient d'expirer à la suite d'un duel, dont on ignore » la cause, et qui a eu lieu ce matin entre lui et un officier » de volontaires parisiens. Cette mort prématurée laissera de » vifs regrets à ceux qui ont connu cet excellent jeune homme, » tous appréciaient l'élévation de ses sentimens et la droiture

d e son caractère, ses vertus privées et le digne usage qu'il » savait faire de sa fortune lui avaient concilié l'estime uni- » verselle, il laisse une famille inconsolable, e.c. »

THÉÂTRES.

La Sylphide,

Très-estimables habitans de la France au dix-neuvième siècle, et particulièrement de la grande ville de Lyon ; hommes voués à l'organsin, au coton, au trois pour cent, aux chemins de fer, au timbre et au papier Weynen, quand vous vous endormez le soir au coin de votre feu, ou que vous bâillez sur quatre matelas fraîchement cardés ; quand vous coiffez du bonnet de nuit paternel ou du capricieux foulard, quelque esprit des airs, léger, fugitif, invisible, se glisse-t-il à travers vos rideaux de soie, sur un pâle rayon de la lune ? Sentez-vous à votre front comme un baiser qui passe et une douce haleine dans vos cheveux ? Vos songes sont-ils caressés par le bout d'une aile diaphane, et le matin, aux premiers rayons du jour, entendez-vous le frôlement de quelque gracieux enfant de la nuit qui serpente le long de vos vitres et disparaît de branchage en branchage parmi les platanes et les acacias ? Non pas, Messieurs ! Trilby ne rend pas ses visites par la cheminée à la Désarnaud ; Trilby ne vient point, à la lueur des lampes de Carle, danser comme aux rayons des étoiles. Les sylphes ne courent plus la nuit de peur des patrouilles ; les lutins n'entrent ni par la porte ni par la fenêtre depuis qu'on lit sur tous les murs : *Parlez au portier*. Nous avons les Omnibus et le roulage accéléré pour voltiger dans les airs ; les génies nous arrivent par les grandes messageries ; le palais des songes est à la Bourse, au tribunal de commerce et dans une étude de notaire ; vous rêvez de la hausse et de la baisse, de la dernière mercuriale ; vous rêvez en partie double ; vous rêvez du journal de la halle au blé ; à votre réveil, vous arrivent, non par un sylphe, mais par un valet de la chambre du commerce, un garçon de la Banque ou un hniesier, une citation pardevant le conseil des prudhommes, une lettre de change, une assignation de M. le receveur qui réclame ses douzièmes provisoires ; en vérité, que ferais-tu là, Trilby ? Il faut à Trilby des cheminées béantes qui dévorent un chêne tout entier et sous lesquelles viennent s'abriter debout les hommes d'arme à l'aigrette flottante, au vaste cimier ; Trilby demande des tours crénelées où siffle le vent, le son lointain du cor sur le pont-levis, les vieux contes qui font tressaillir les jeunes filles autour du foyer ; à Trilby et aux sylphes donnez d'épais ombrages, le chêne séculaire, la sor-

cière qui habite le creux d'un rocher et lit l'avenir aux rides du front et aux plis de la main. Nos chênes sont en coupe réglée et descendent la Saône et le Rhône; et voilà venir des sylphides qui portent des ailes de papier peint et voltigent jusqu'aux frises, grâce à la découverte du fil de laiton.

Arrivons au sujet du ballet.

La sylphide est éprise de James Bruce, montagnard écossais; elle glisse mystérieusement dans sa chaumière pendant son sommeil, voltige autour de lui, se cache derrière son fauteuil, et puis laisse tomber mollement sur son front un chaste et rapide baiser. Bruce s'éveille et veut saisir ces formes gracieuses et légères qui captivent son sommeil; mais la sylphide, s'efface comme une ombre. Voilà mon pauvre Ecossais qui tombe dans une profonde rêverie.

Bruce devient amoureux de la sylphide, il écoute à peine sa fiancée Effie, qui vient avec tout le village; et repousse avec dureté une pauvre vieille qui lui demande un abri. On danse cependant, on prélude au mariage de Bruce et d'Effie; la sylphide apparaît tout-à-coup au milieu de ces groupes animés: elle est d'abord visible pour Bruce lui seul, et quand Gurn, rival jaloux, veut la dénoncer à Effie, elle disparaît dans un vieux fauteuil, elle se perd dans les murs, elle se mêle aux poutres de la chaumière, et puis revient subitement au milieu du tumulte de la fête pour enlever James Bruce. On s'agite, on cherche, on regarde à l'horizon, Bruce est parti avec la sylphide. Plus de James Bruce!

Imprudent montagnard, qui tout-à-l'heure as refusé un asile à la mendiante! La mendiante est une magicienne, et se vengera. Vois-tu la vieille Madge autour de sa chaudière infernale? Madge y jette des plantes inconnues, des becs de vautour et des cadavres de vieux corbeaux au noir plumage. Alors les lions à tête de singe, les singes à tête de lion, les crocodiles marchant sur des pieds d'homme, les hibous, les sorcières échevelées, dansent et hurlent pour accomplir le mystère; une écharpe au tissu délicat, aux changeantes couleurs, sort de cette préparation diabolique. Les miasmes infernaux se dissipent, l'air s'épure, les nuages livides disparaissent peu à peu; Madge et ses sorcières se retirent; une forêt aux longues avenues, aux vastes rameaux, aux vieux troncs d'arbres illuminés par mille accidens de lumière, la forêt des sylphides remplace les roches calcinées de la magicienne.

Arrivent la sylphide et son bien aimé James; ici commence un dédale de caprices amoureux et de ruses mythologiques, que M^{me} Lecomte a rajeunies par toute la puissance et le charme de son admirable talent. La sylphide et ses compagnes excitent les désirs du pauvre Bruce par toutes les grâces et toutes les fantaisies familières aux nymphes du ballet; elles fuient, elles reviennent, s'approchent et se

retirent; apparaissent derrière les vastes branches du chêne ou sur le revers d'un rocher; puis se suspendent aux arbres, puis se balancent par nuées dans l'air et se perdent dans la forêt.

James Bruce, qui s'épuise depuis une demi-heure à courir de l'une à l'autre, de la jolie sylphide à la belle sylphide; James, qui voudrait, comme Tartufe, tâter de la réalité, se désole de n'avoir affaire qu'à des ombres. C'est à ce moment que la méchante Madge vient lui offrir son écharpe. Qu'avec cette écharpe Bruce saisisse sa sylphide, et la belle ne pourra plus lui échapper. Bruce ajoute foi aux paroles de la méchante sorcière; la sylphide est enchaînée dans l'écharpe infernale. Mais en perdant la liberté elle perd la vie, ses ailes se détachent, elle meurt, et ses compagnes l'emportent à travers les airs, ensevelie dans des voiles transparens. Bruce, désespéré, tombe sans mouvement.

La Sylphide a obtenu un succès complet. Le moyen que ce fut autrement avec des danses fort bien réglées et qui font honneur à notre maître de ballet, M. Léon; avec des danseurs comme MM. Finart et Martin, et des danseuses comme M^{lles} Guillermain, Montessu, Caroline et Favelly; avec un second acte et des décors délicieux. M^{me} Lecomte a été au-dessus de tout éloge. Par sa légèreté et sa grâce elle nous a rendu l'Opéra et Taglioni, et M^{me} Lecomte n'a pas été redemandée!

Georges, ou l'assassin par amour, drame en trois actes, par feu Lebras, l'ami d'Escousse, et par M. Gaillardet, un des auteurs de *la Tour de Nesle*; *la Jeunesse de Talma, ou la Comédie Française en 1793*, et le *Tartuffe de village*, vaudevilles en un acte; tels sont les ouvrages qui seront joués mardi prochain au bénéfice de Prudent, dont le prochain départ laissera des regrets et des souvenirs dans plus d'un rôle. Ce motif ne peut qu'ajouter à l'empressement du public. Kiouny a bien voulu prêter l'appui de son talent, pour rendre plus lucrative en représentation de Prudent.

Ce n'est que le 31 courant, que sera fermée l'exposition Lyonnaise. Cette prolongation est motivée sur l'empressement que met le public à visiter les tableaux de nos artistes.

— De nombreux éboulemens de terrain ont eu lieu dans les mines de St-Etienne, et ont occasionné de déplorables accidens.

— M. Berbrugger, de retour dans notre ville, doit continuer à développer le système de Fourier, lundi et mercredi, dans la salle de la Loterie, à huit heures du soir. S'adresser chez M. Berbrugger, place St-Michel, 2, pour avoir des billets d'entrée.